

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 7

Artikel: Pierro Isaa et la Margotton
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pierro Isaa et la Margotton.

Ai-vo z'âo z'u cognu la fenna à Pierro-Isaa, dè Velâ-Tiécélin?... L'est onco cliaque qu'êtai 'na rude crête, adé à mormottâ et à gongounâ s'n'hommo que n'êtai pardié pas 'na crouïe dzein, bin lo contréro; mâ laissivé portâ lè tsaussès à la Margotton et le lâi fasâi vairé lè z'êtâilès.

Pierro Isaa, que n'avâi pas on gros trafi, maquignenâvè decé, delé; ne lâi tsaillessâi pas qu'atsetâ et roudâvè lè fâirès po vairé se n'iavâi pas onna rosse, on anolhire âo bin on vilho bocan à ravaudâ et quand revegnâi à l'hotô l'êtai sù que sa fenna lâi farâi la potta dè cein que pâyivè trâo tchai. — Eh! à Dieu mè reindo s'on pâo mettrè tant d'ardzeint po on n'héga dinsè, se le desâi quand revegnâi avoué on tsévau; t'és pe roûta què la bête. Enfin quiet! ne poivâ pas reveni on iadzo sein adé ouré: l'est trâo tchai, quand bin soveint l'êtai la mâiti po rein.

On dzo que l'êtai z'u à la faire dè Mâodon, ye trovâ su la faire dâi caions on galé petit portset, qu'êtai lo derrâi d'on troupé, kâ ti lè z'autro étioint veindus et lo marchand avâi couâite dè s'ein débarrassi; assebin Pierro Isaa lo pu atsetâ quasu po rein. Po stu iadzo, se sè peinsâ, sarâi bin la nortse se noutra maitra lo trâovè trâo tchai et tracivè contré la mâison tot conteint d'avâi fâ'na bouna patse. L'avâi met la cordeetta à la piauta dâo caienet et l'avâi prâo mau à lo férè allâ, que cein lâi baillâ la sâi et que s'arretâ à la pinta à s'n'ami François po bâire quartet.

— Eh quin galé bétion t'as quie atsetâ! que lâi fe lo carbatier; diéro as-ton cein pâyi?

— Dozè francs.

— Dozè francs! mâ l'est po rein, vaut 5 pièces coumeint on batz.

— Binsu. Eh bin tot parâi ma fenna, qu'est tant pegnetta, vâo trovâ qu'â trâo pâyi.

— N'ia pas moian! Eh bin dis-lâi que te l'as robâ.

— Tai! vouaïquie onco on idée. M'einlévine se lo lâi dio pas.

Ein arrevent que fe à l'photo, tandi que l'einfatâvè son pouai dein lè z'éboitons, sa fenna que s'etrouvâvè quie lâi fâ: Lo bon san que te t'és onco laissi eindieusâ! Diéro as-tou pâyi cé afférè?

— Oh! câise-tâ! ne l'â pas pâyi, l'â robâ.

Vo crâidè petêtrè que la Margotton l'est restâie motsetta? eh bin nefâ. L'arâi mi âmâ étrè pelâie devant què d'êtrè d'accoo avoué Pierro-Isaa, et le lâi fâ de n'air dè reproudzo:

— Eh bin! dû que t'as tant fâ qu'â dè lo robâ, savâ-tou pas lo robâ pe gros!

LE BOULET

(fin)

— Didier, le pardon rapproche, et nous devons vivre séparés. Eloignée de vous, si je ne pardonne pas, joublierai peut-être.

— Ah! Marguerite, vous êtes sans pitié! s'écria Didier avec désespoir.

Cet entretien, sans issue favorable, devenait pénible pour l'un comme pour l'autre; Blanche l'interrompit en accourant du dehors; elle avait été jouer avec le petit voisin Bastien.

Didier fut saisi d'admiration à la vue de cette blonde enfant si jolie, si rose, si gracieuse.

— Voyez l'imprudent!... Comme elle a couru!... Comme elle a chaud! dit Marguerite en essuyant le front de Blanche, qui s'était jetée dans ses bras. Pourquoi ne pas avoir attendu Catherine, mademoiselle?

— Pour revenir plus tôt près de toi, petite mère, fit Blanche de sa voix la plus câline; oh! ne gronde pas ta fille chérie.

— Sa fille!... la mienne aussi, pensa Didier en dévorant Blanche des yeux.

Il fut alors aperçu de l'enfant:

— Maman, vois donc cet homme... Comme il me regarde?

Didier s'approcha de Blanche; il avait de la peine à contenir son émotion:

— Est-ce que je vous ai effrayée, belle petite?

— Non, répondit Blanche, je n'ai point peur; vous n'avez pas l'air méchant.

— Merci, enfant, merci!

Et remarquant l'air inquiet et contrarié de Marguerite, Didier lui dit à voix basse:

— Rassurez-vous; j'aurai la force de me taire; elle ne saura pas qui je suis,

— Je comprends ce que vous devez souffrir, répondit Marguerite d'autant plus glaciale en apparence qu'elle sentait une émotion plus vive la gagner intérieurement et lui rendre, en usant ses forces, la lutte plus difficile; mais il vaut mieux, en effet, ne pas aggraver, par une révélation inopportun, une situation déjà fort pénible.

Didier attendait sans doute une réponse moins décourageante, car son cœur se gonfla, et de ses paupières s'échappa, malgré ses efforts pour la retenir, une larme aussitôt essuyée; mais bientôt, ne pouvant plus résister aux sentiments qui l'agitaient, il reprit d'un ton supplpliant:

— Je ne vous demande qu'une grâce, madame...

Il se prosterna devant Marguerite:

— Cette grâce, je vous la demande à genoux.

L'embarras de Marguerite devint extrême:

— Monsieur!... Que faites-vous?...

— Je ne me relèverai pas avant que vous m'ayez permis d'embrasser notre...

Il se reprit aussitôt:

— Votre fille. Je ne l'embrasserai qu'une fois, une seule fois.

— La loi ne me donne pas le droit de refuser, répondit Marguerite, heureuse, dans le fond, de trouver un prétexte pour céder sans paraître faible.

Didier ne comprit pas ainsi l'intention de Marguerite:

— La loi! fit-il avec amertume; ai-je invoqué la loi! C'est une grâce que j'ai implorée de vous... Je ne veux rien obtenir par contrainte.

Et sans embrasser Blanche, il laissa retomber sa tête dans ces deux mains, avec tous les signes d'une vive affliction.

Blanche, étonnée de cette scène qu'elle ne pouvait comprendre, devint sérieuse et triste:

— Regarde donc, petite mère... Tu lui as fait de la peine, à ce pauvre homme... Il a bien du chagrin, va!

— Un père! se disait Marguerite; j'ai été trop cruelle.

Blanche, ne recevant pas de réponse, s'approcha de Didier qui était toujours à genoux, et dit en lui écartant les mains:

— Allons... consolez-vous et embrassez-moi...

Didier hésitait et regardait Marguerite.

Il l'embrassa à plusieurs reprises en sanglotant.

— Petite mère, il pleure!

Marguerite ne put répondre; l'attendrissement la gagnait.

Blanche alors s'adressa à Didier.

— Puisque vous m'avez embrassée, pourquoi pleurez-vous?